

Mon Festival de Locarno 2007

Par Suzanne Déglon Scholer

Ai No YoKan (Pressentiment d'Amour), le film japonais qui a remporté le Léopard d'or du 60e Festival de Locarno, récompense suprême dotée d'un prix de 90'000 francs et également le Prix Daniel Schmid doté de 20'000 francs, je ne l'ai pas vu. Nombreux sont ceux qui, suite à de violentes attaques de paupières, sont partis bien avant la fin de ce trop long métrage qui se déroule comme une lente danse hiératique, "un récit saisissant sur le non-dit, l'isolement, la douleur et la survie"... A moins de se procurer le DVD, ni vous ni moi ne verrons le film de Masahiro Kobayashi sur les écrans helvétiques, les distributeurs ayant tous passé la main, convaincus que ce film n'attirera personne. Doit-on les vouer aux gémonies ?

J'ai vu par contre vu du premier au dernier plan le **Capitaine Achab** du Français Philippe Ramos, et ai trouvé ridicule, décalée, ampoulée et ennuyeuse, cette trahison française du chef-d'oeuvre *Moby Dick*. Les bras m'en sont tombés quand j'ai su que le film avait obtenu le prix de la mise en scène, et CHF 30'000.- en sus!

J'ai raté le film intimiste et poétique **Sous les Toits de Paris**, d'Hiner Saleem, mais je peux donner quelques échos de la conférence de presse qui réunissait autour des producteurs et du réalisateur les comédiens Mylène Demongeot, Michel Piccoli et Marie Kremer. Hiner Saleem a réalisé, en sept semaines de tournage en chambre de bonne (sic!), un film presque muet, le dialogue étant réduit à une petite quarantaine de répliques, tout le poids étant mis sur le langage corporel, l'échange des regards, les gestes furtifs, la lumière, la composition des plans, la bande sonore... Le réalisateur explique le titre (emprunté à René Clair, *Sous les Toits de Paris* 1930) par sa vision personnelle de Kurde exilé, vivant à Paris. Il a connu des jeunes et des vieux, qui vivent solitaires et démunis dans des combles aménagés. Il évoque un septuagénaire qui végète depuis 40 ans dans une chambre de bonne minuscule et sans confort, sous les toits. Il a eu envie de parler de ces oubliés qui vivent et meurent dans l'indifférence, sans misérabilisme, ni excès de bohème. Dans son Kurdistan natal, on n'abandonne pas les vieux: la canicule a bien plus tué en France qu'au Kurdistan, les tristes bilans de l'été 2003 le prouvent! Quelque chose cloche dans le monde occidental! Les sociétés développées ont quelque chose de faux, elles ont perdu une part d'humanité, affirme Saleem, tout en se défendant de donner des leçons ou de vouloir donner des modèles.



Interrogé sur la ténuité du dialogue, Michel Piccoli, à qui le Festival a présenté le prix d'interprétation pour sa prestation dans **Sous les Toits de Paris** ainsi qu'un "Locarno Excellence Award" saluant sa carrière d'acteur, réalisateur et producteur, n'a eu que des louanges pour le concept. "On enlevait peu à peu tous les dialogues, je n'avais rien à dire, et j'aime ça! Je ne comprenais pas toujours ce qu'il voulait, mais je lui ai fait confiance. C'est la deuxième fois que je participe à un film quasi-muet : l'autre, c'était *Dillinger è morto* (de Marco Ferreri, 1969). J'aime être discret et extrêmement extrême. J'aime les fulgurances, les folies, les délires, j'ai horreur des petites comédies dénudées. Lorsqu'on est en intimité avec les partenaires (réalisateur, chef-opérateur, régisseur, scripte, acteurs, etc.), c'est là qu'on est le meilleur. La timidité est une qualité pour un acteur : s'il est discret, modeste par rapport au réalisateur, tout en se donnant totalement au(x) singularisme(s) de sa création, c'est gagné! Il y a trop de Gigione (comédiens dépourvus de talent qui tirent toujours la couverture

à eux, *ndlr*) qui encombrant les plateaux de cinéma! (Un seul Gigione trouve grâce à ses yeux, c'est Toto). Un acteur, tout membre d'une équipe de tournage, doit savoir écouter l'autre, c'est tellement plus important que de parler! Et tant qu'il y aura des fous comme un Ferreri (paix à ses cendres!) ou un Saleem, qui à chaque fois ré-inventent le cinéma, le cinéma ne mourra pas!"

Hiner Saleem ajoute que sur le plateau, les échanges non verbaux étaient généraux. Le chef-opérateur, Andreas Sinanos, un jeune homme de 17 ans (?) d'origine grecque, qui ne comprenait ni ne parlait vraiment le français, a donné le ton : on n'en était pas encore aux signaux de fumée, mais pas loin! Et le travail s'est avéré remarquablement facile et agréable.



Mylène Demongeot exprime le plaisir que lui a procuré la collaboration à ce morceau de "vrai cinéma"! Elle a adoré cette histoire racontée avec caméra, cadrages, lumière et ombres, dans laquelle chacun trouvait sa juste place. Cela laissait-il large place à l'improvisation ? "Non, affirme-t-elle. Hiner Saleem est venu avec une histoire, on savait où on allait. On parlait d'amour impossible, de solitude, de mort imminente : Michel et moi étions un couple de gens qui ont vécu, Marie et Michel un couple mixte, un vieillard et une jeune fille." La comédienne remercie Saleem pour ce personnage

merveilleux qu'il n'était tout d'abord pas prêt à lui faire jouer, la trouvant "trop belle pour le rôle". Ils se sont apprivoisés mutuellement, ont beaucoup parlé, et il l'a finalement choisie. Elle a d'emblée éprouvé une confiance totale en lui, elle s'est livrée, a laissé tomber toutes ses barrières. L'actrice explique qu'il a fait "sortir d'elle ce qu'il a voulu, qu'elle a remis en question tout ce qu'elle avait acquis au cours de sa carrière, qu'elle lui a ouvert son âme et s'est redécouverte."



Un prix qui m'a enchantée, c'est celui que le Public a décerné à la délicieuse comédie très british réalisée par l'Américain Frank Oz, ***Death at a funeral***, présentant le temps d'une cérémonie funèbre dans la maison du défunt un microcosme de société dans lequel chacun est fortement préoccupé par tout, sauf par la mort de celui qui est dans le cercueil! A la conférence de presse, Frank Oz a expliqué qu'après avoir tourné beaucoup de films à gros budget (50 à 80 millions de dollars) aux Etats-Unis, il a eu envie de retrouver "ses racines, une histoire, une passion", de faire un petit film à

budget raisonnable au Royaume-Uni, avec des comédiens moins connus, une histoire dans laquelle la drogue fait rire, les vieux sont empoisonnants, les blagues sont scatologiques... et c'est ainsi qu'est né ***Death at a Funeral***. Oz reconnaît qu'il se moque éperdument de l'opinion des gens et qu'il n'aime pas faire des "cute comedies" (charmantes comédies). Il aime les thèmes et les traitements subversifs. Il a trouvé un scénariste qui ressemblait plus à un toxicomane squelettique qu'autre chose, treize acteurs qui ne sont pas des stars, donc il n'avait pas à s'imposer les archétypes correspondant aux rôles habituels des comédiens. Il a pu surprendre, choquer, briser les règles (Il s'est souvenu de Danny de Vito courtisant Shirley MacLaine dans ***Terms of Endearment*** (James L. Brooks, 1983), ce qui lui a donné l'idée d'engager Peter Dinklage et de se lancer dans les "dwarf sex jokes" (plaisanteries sexuelles sur les nains) totalement incorrectes politiquement!). De toute façon, les quelques stars qu'il avait abordées ont refusé de jouer dans son film. Oz était ravi de mêler slapstick et

dialogue humoristique. Il explique qu'il travaille sans story-board, le film est dans sa tête, il improvise, encourage ses acteurs à faire de même, travaille avec un scénariste et les comédiens un peu au jour le jour, le mot d'ordre sur le plateau étant : "Amusons-nous! Au diable les règles!" Le film a coûté 15 millions de dollars, assurances comprises, dont 10 millions pour le film seul. Oz cite **The Stepford Wives** (2004), film à gros budget et distribution prestigieuse qui ne correspond pas du tout à ce qu'il voulait faire. Plus les stars sont connues, plus les équipes et l'infrastructure sont grandes, plus il y a de contraintes. "J'aime les bombardiers B-52, mais j'aime aussi les plus petits avions. Avec les grosses machines c'est comme avec les gros budgets, je me suis un peu perdu. J'a eu envie de revenir à la direction d'acteurs, aux sets de tournage plus modestes, à une vraie histoire, de vrais personnages, retrouver ma passion. C'est une voie un peu plus risquée, mais tellement amusante!"

Mais re-voilà un prix qui me laisse perplexe, celui que le Jury des Jeunes a accordé au délire visuel **Slipstream** du grand comédien Anthony Hopkins. L'acteur était présent, charismatique et souriant. Oui, mais son film est un flot d'élucubrations qui vont dans tous les sens sans avoir de sens, mêlant ses opinions sur la profession, ses souvenirs marquants, ses rêves, ses ambitions, ses peurs, dans un désordre même pas systématique. Les jeunes ont sans doute aimé le côté débridé, rebelle à toute cohérence, sans doute une expression de totale liberté. Mais de là à

Le Festival a présenté quelque trois cents films, j'en ai vu une petite quarantaine au gré de mes envies. Je ne proposerai donc pas d'alternative au Léopard d'Or qui me semble un choix bien curieux, n'ayant vu qu'une partie congrue des films en compétition (Quoique ... j'aie beaucoup aimé **Freigesprochen**, de l'Autrichien Peter Payer (sur la culpabilité et le remords) et **Joshua** de l'Américain George Ratcliff (sur la jalousie meurtrière qu'inspire sa petite soeur à un garçon de dix ans).



La rétrospective "Signore e Signore" nous a donné l'occasion de revoir des morceaux d'anthologie comme **La Ciociara** (Vittorio de Sica, 1960), **Pane, Amore et Fantasia** (Luigi Comencini, 1953) ou encore **La Ragazza con la Valigia** (Valerio Zurlini, 1960). Une occasion de retrouver les divas italiennes des grandes années : Sophia Loren, Anna Magnani, Gina Lollobrigida, Claudia Cardinale, Stefania Sandrelli, Alida Valli, pour ne citer qu'elles. Surprise le samedi 4 août : en lieu et place de **La Stanza del Figlio** (Nanni Moretti, 2001), on nous propose **La Comunidad** (Alex de la Iglesia, 2000), un délice de castagne présenté par la vedette elle-même, Carmen Maura, présente à Locarno pour y recevoir un "Locarno Excellence Award" saluant l'ensemble de sa carrière. Hilarant de voir l'égérie de Pedro Almodovar, menue, proprette, bon chic bon genre, prendre des coups et en donner, et traverser le film en tailleur rose maculé de sang, dans un rôle écrit à l'origine pour un homme.

Je vais terminer par **Planet Terror**, de Robert Rodriguez qui a fait les délices d'un public enthousiaste décidé à veiller tard sous le ciel étoilé de la Piazza Grande. Le réalisateur texan et sa vedette, Rose McGowan, furent ovationnés avant et après la projection, et il y avait peut-être bien 7000 personnes ce soir-là sur la Piazza, qui s'étaient déjà délectées du film de Frank Oz, et qui se sont plongés avec délice dans une histoire d'amour dans un univers apocalyptique peuplé de zombies, de biochimistes et miliciens ivres de pouvoir, de frères texans se disputant une recette de famille... Un délire visuel hilarant et outrancier, du rire et de la répulsion, un produit Rodriguez bon teint dans lequel une go-go-girl devient une guerrière redoutable après que son petit ami lui a greffé une mitrailleuse à la place de la jambe que lui ont arrachée les zombies!

A la conférence de presse, c'est elle qui lance le débat, heureuse et fière de ce premier grand rôle au cinéma (Rose McGowan est une des quatre vedettes de la série TV **Charmed**): elle rappelle que la plupart des scénaristes sont des hommes, que les meilleurs rôles sont pour des hommes. Pour quatre bons rôles masculins, il y a un rôle féminin. Elle aime personnellement les caractères forts, et c'est pour elle que Robert Rodriguez a ré-écrit le rôle principal de **Planet Terror**, qui était d'abord pour un homme (Tiens, même traitement que pour Carmen Maura!). Rôle qui fut un véritable challenge au point de vue physique : il n'est pas évident de se déplacer avec une jambe-mitrailleuse... Il est vrai que Robert Rodriguez insère dans ses histoires des technologies qui souvent n'existent pas encore! Elle est très reconnaissante à l'homme au Stetson de lui avoir offert ce rôle. Lorsque **Planet Terror** a été terminé, elle a suggéré à Rodriguez de faire un **Jane Eyre**, avec elle dans le rôle-titre. L'auteur de **Desperado** et **From Dusk till Dawn** n'a pas dit non, mais il aimerait bien orner l'histoire de quelques cadavres.... En attendant, elle va bientôt donner la réplique à Rodrigo Santoro dans le prochain film de Stephan Elliott, **Black Oasis**. Elle y interprétera Susan Cabot, une actrice de série B tuée en 1986 par son propre fils.



Interrogé sur l'impact possible sur les jeunes de l'ultra-violence qui caractérise son dernier film, et d'autres précédemment, Robert Rodriguez réplique que ces films ne sont pas destinés aux enfants et que les parents devraient agir de façon responsable. Il a lui-même des enfants (4 garçons et une fillette, entre 1 et 9 ans, *ndlr*), et il veille à ce qu'ils ne regardent que les films qui leur sont destinés. C'est pour eux qu'il a tourné les trois **Spy Kids**. Il rappelle qu'aux Etats-Unis comme en Europe, il y a un "rating system" (directives pour les âges d'admission), et que les parents doivent s'y référer. Rodriguez n'a pas d'états d'âme et il n'a pas à en avoir : il fait des films pour les petits, et il en fait pour les grands, aux parents de veiller à ce que leur progéniture fasse le bon choix. Rose McGowan vole à son secours en citant les peintures de Bosch qu'elle a découvertes au Prado: de l'ultra-violence et de la cruauté à grande échelle! Personne ne met l'Art au pilori, pourquoi accuse-t-on toujours le Cinéma ?

Répondant à des questions sur les versions différentes du film, Rodriguez explique que pour l'Europe, il avait été décidé de montrer **Grindhouse** en deux parties (ce qui a l'avantage de faire payer deux entrées!) parce que la notion de "double feature" (deux films pour le prix d'un) n'est pas connue sur le vieux continent. En fait, ils avaient tourné, Tarantino, leurs copains et lui-même, trois films : **Planet Terror**, **Death Proof** et les quatre (fausses) bandes-annonces de films de série Z ("Vous connaissez les films Sexploitation, les Blaxploitation, je vais peut-être bientôt tourner un film Mexploitation avec Danny Trejo!"). Zombies cannibales chez Rodriguez, serial killer tuant "à la voiture" chez Tarantino; les deux épisodes sont marqués années 70 (pellicule rayée, saut dans l'image, couleurs délavées ou au contraire trop pétantes, pellicule qui brûle, banderoles promotionnelles à travers l'écran, etc), même si les protagonistes se servent de téléphones mobiles très actuels. Les critiques ont été excellentes, mais le film ne casse pas la baraque aux Etats-Unis, la promotion a été plutôt mal faite. "J'espère qu'il marchera en Europe, ajoute Rodriguez. Je n'ai pas besoin de faire un tabac au box office, le film n'a pas coûté cher. Je sais faire de grands films pour peu d'argent, je tourne rapidement et mes acteurs ne demandent pas de gros salaires. Je suis encore un modeste artisan, complètement indépendant. J'aimerais être un peu plus "grand", mais pas trop, parce qu'alors, j'aurais les studios sur le dos et j'aurais horreur de ça. Ce qui me permet actuellement de rester dans des budgets très raisonnables, c'est que j'écris le scénario (story-board très concis, très visuel, quelques plans, l'essentiel se fait sur le plateau!). Je produis. je dirige, je compose la musique et je monte mon film. Le montage est peut-être mon étape préférée : je vois enfin à quoi ressemble ce que j'avais imaginé. J'aime

bien être l'équipe à moi tout seul, j'ai vraiment l'impression d'avoir fait une oeuvre personnelle! Ça a le désavantage que toutes les critiques sont aussi pour moi! »

Et voilà, c'était un journal à bâtons rompus de Locarno, 10 jours après la clôture.

Suzanne Déglon Scholer
Enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film Ecoles et de
la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles
collaboratrice du site d'Education aux Médias et TIC de la CIIP
août 2007



**Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase,
responsable de Promo-Film Ecoles et de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles,
collaboratrice du site de la CIIP www.e-media.ch**